

cisme, la politique, et la sexualité. Dans les livres de Rutgers van der Loeff ce n'est pas la salle de séjour qui constitue le centre du monde, mais le monde lui-même, ses personnages s'y trouvent impliqués. Grâce à une documentation très fournie qu'elle enrichit plus tard par de nombreux voyages, elle pouvait situer ses histoires dans des lieux captivants, mais où les conditions de vie étaient difficiles. En 1949, parut *De kinderkaravaan*, qui eut un immense succès et fut traduit et diffusé à travers quinze pays. L'auteur constata alors, avec soulagement, que ses recherches avaient été efficaces: elle y racontait en effet, sans même connaître le paysage qu'elle décrivait, l'histoire d'un groupe d'enfants livrés à eux-mêmes qui traversaient le désert américain. «La seule chose que je n'avais pas remarquée, c'était toutes ces petites impatientes qui poussent partout» racontait-elle. Pour *Lawines razen*, là encore un succès international, elle s'est penchée sur l'histoire d'un petit village de montagne suisse victime d'une avalanche. Les habitants, dans la crainte de faire fuir les touristes, se montrent réticents à leur faire part de leur témoignage. Au grand bonheur d'An Rutgers, tout le monde la complimentait cependant sur l'authenticité des situations qu'elle décrivait: pour ses livres dont l'histoire se situait au Japon, en Inde ou en Australie, elle se documentait essentiellement à partir de magazines féminins et du *National Geographic*.

Ses livres, plus d'une quarantaine au total, ont été traduits dans de nombreuses langues, y compris le japonais. Rutgers van der Loeff reçut plusieurs prix internationaux de littérature enfantine: elle obtint ainsi à plusieurs reprises le «Jugendbuch» allemand, le prix national autrichien, des prix en Amérique et en Suisse, et en 1967, le prix national néerlandais de littérature pour la jeunesse. Elle passa les dernières années de sa vie, après la mort de son mari, dans un état dépressif. Sa faiblesse physique crois-



An Rutgers van der Loeff (1910-1990).

sante l'obligea à se séparer de son jardin, ce qui, dit-elle, lui coûta plus que de se séparer de sa plume. Mais c'est cette passion qui, combinée avec son inépuisable ardeur au travail, lui fit écrire deux livres très singuliers: *Mijn tuin, klein erfgoed* (Mon jardin, ma petite terre) et *Met mijn tuin in de wolken* (Dans les nuages avec mon jardin). Elle partit «en paix» avec le monde comme on le lit dans les faire-part de décès.

Diny Schouten

(Tr. M. Cayol)

Les sept derniers mois d'Anne Frank

Aucun livre n'est devenu célèbre de façon plus tragique que le journal d'Anne Frank, la petite juive hollandaise qui, de 1942 à 1944, pour échapper à l'occupant allemand, se cachait avec sa famille dans une arrière-maison d'Amsterdam. Anne Frank avait treize ans quand elle se mit à tenir son journal mais elle savait déjà qu'elle voulait devenir écrivain. Quand elle dut l'abandonner le 4 août 1944, elle ne pouvait savoir que sa carrière littéraire serait si brève mais en même temps si

intense. La guerre touchait à sa fin; le sort a décidé qu'elle quitterait les Pays-Bas pour Auschwitz par le dernier convoi de juifs. Elle a échappé aux chambres à gaz, mais elle mourut à Bergen-Belsen en mars 1945, peu avant la libération du camp, des suites de la typhoïde et d'épuisement. Son journal secret est devenu une imposante mise en accusation du génocide inutile.

Il est évident que le journal d'Anne Frank ne présente que certains aspects de la personnalité de la petite fille. Il était impossible, voire interdit de savoir à quel point les atrocités qu'elle a vécues ultérieurement l'ont marquée. Ce n'est que récemment que le journaliste néerlandais Willy Lindwer a eu l'idée de rechercher les codéportés d'Anne Frank dans l'espoir de les interroger. *Anne Frank, les sept derniers mois* est un supplément historique du journal, qui, pour des raisons évidentes, n'a pu être réalisé que de longues années après les événements. Il n'était pas facile de faire parler les six femmes qui avaient rencontré ou connu Anne Frank et sa famille pendant cette période terrifiante. Mais finalement, elles se sont rendu compte que c'était le dernier hommage qu'elles pouvaient rendre à la malheureuse jeune fille. Willy Lindwer obtint également la permission de filmer les entrevues. Le compte rendu a été diffusé en 1988 par les télévisions néerlandaise et belge.

Le ton des six entrevues est naturellement réservé et discret. Comment exprimer en paroles ce qu'elles ont vécu? Cette impuissance à elle seule en dit long. Hannah Elisabeth Pick-Goslar, qui était la voisine d'Anne Frank dès avant la guerre, est la seule à pouvoir faire le portrait de son amie telle qu'elle l'a connue en des moments plus heureux. Les autres, Janny Brandes-Brilleslijper, Rachel van Amerongen-Frankfoorder, Bloeme Evers-Emden, Lenie de Jong-Van Naarden et Ronnie Goldstein-Van Cleef ont fait sa connaissance au camp. Ce qu'elles racontent d'Anne Frank se limite

parfois à des impressions - les circonstances ne permettant pas toujours de mieux se connaître. Mais Willy Lindwer les laisse raconter à cœur ouvert leurs propres expériences. Le tableau ainsi esquissé doit refléter à peu près la situation d'Anne Frank. Tout d'abord il y avait l'incrédulité que le sort de tant de juifs assassinés les attendait elles aussi. Les six femmes du livre ont finalement survécu. Cependant, elles ont dû subir l'humiliation des transports honteux et les expériences épouvantables des camps. La famine y régnait ainsi que le froid et les maladies. Pires que le traitement des Nazis, il y avait les disputes internes entre prisonnières qui luttaient pour une croûte de pain. Heureusement, elles y ont connu aussi l'amitié éternelle, sans laquelle elles n'auraient pu survivre.

Le titre *Anne Frank, les sept derniers mois* est en quelque sorte trompeur car le livre ne peut offrir un témoignage continu de la vie au camp d'Anne Frank. Toutefois, le portrait brossé par ses six amies est cohérent et fait preuve de respect et de tendresse. Anne était une enfant vive dans une famille charmante. Mais vu son très jeune âge et sa jeunesse protégée, elle n'a pu s'armer contre ce qui l'attendait. Au camp de transit néerlandais de Westerbork elle avait encore eu le courage de nettoyer les toilettes, ceci étant le seul moyen de voir son père. A Birkenau, elle ne tenait plus le coup. Elle était quasi totalement isolée de ses amis néerlandais. Aux rares rencontres près des barbelés, elle se montrait de plus en plus introvertie. Aussi longtemps que vivait sa sœur Margot, Anne semblait encore avoir un but. A partir du moment où succomba Margot, elle a également perdu courage, quelques jours avant la libération du camp par les Russes. La libération même et le retour aux Pays-Bas des six témoins survivants est une déception. Elles n'ont retrouvé aucun sentiment de bonheur et n'avaient pas le cœur en paix. Certaines d'entre elles ont



Anne Frank (1929-1945).

rencontré le père d'Anne, qui avait survécu. Ce fait donne une authentique valeur au livre *Anne Frank, les sept derniers mois* en tant que document humain. Le livre nous présente la confrontation entre la réalité historique à peine imaginable et l'hommage sincère et sobre que le rédacteur et les six femmes interrogées ont rendu à une de ses victimes les plus symboliques. *Anne Frank, les sept derniers mois* est un livre émouvant, parce que, malgré tout, il se distingue par la générosité: le tendre souvenir de la vie prometteuse, mais brisée trop tôt d'Anne Frank y apparaît plus fort que la haine.

Karel Osstyn

(Tr. G. Devriendt)

WILLY LINDWER, *Anne Frank, les sept derniers mois* (Tr. M.-N. Fontcnat), Éditions Stock, 1989, 152 p.

Johan Ballegeer, prix d'État de littérature pour la jeunesse

Le *Driejaarlijkse Staatsprijs voor Jeugdliteratuur* (prix d'État triennal de littérature pour la jeunesse) pour la période 1986-89, fut accordé à Johan Ballegeer, auteur de Flandre-Occidentale (° Lissewege, 1927).

Son enfance se déroula donc pendant les années de pauvreté

qui précèdent la seconde guerre mondiale. Jeune garçon, il entendait des tas d'histoires dans la petite boutique de sa mère «où de pauvres gens faisaient plus de dettes qu'ils n'en pouvaient payer, et se faisaient plus d'envies qu'il n'en est permis à des ouvriers». Son père aussi était ouvrier et travaillait dans les cokeries de Zeebrugge. Il y faisait partie de l'équipe de nuit, ce qui permettait au jeune Johan Ballegeer de se coucher tard et de lire énormément. La lutte des gens pauvres, la narration, l'histoire et la littérature ont, de ce fait, toujours joué un rôle important dans son œuvre.

De l'histoire, il retiendra surtout la guerre. Jeune garçon, il vécut lui-même la guerre avec une conscience aiguë. Pendant et après la guerre, son père l'envoya à l'école pour qu'il obtienne un diplôme d'instituteur et qu'il puisse ainsi échapper aux dures conditions de la vie ouvrière. A cause des contacts réguliers, en tant qu'instituteur, qu'il entretenait avec les enfants et les jeunes, Johan Ballegeer commença par écrire principalement des livres pour les enfants et la jeunesse. Dès 1945 il publie ses premiers poèmes, mais aussi des contributions à des publications de géographie régionale. Sa percée véritable auprès d'un public plus large, n'eut lieu qu'en 1965, grâce à un livre, illustré par ses élèves, sur le culte de la Vierge chez les pêcheurs et les habitants des polders. Le thème de la mer et de la vie des pêcheurs revient constamment dans ses récits. D'ailleurs son village natal et lieu de résidence, Lissewege, se trouve tout près de la mer. Pour sa fin de carrière, Ballegeer quitta l'enseignement et devint conservateur d'un musée des polders et de la pêche qu'autrefois, il avait aidé à créer.

Johan Ballegeer dut pourtant attendre les années 80 pour être honoré par l'ensemble du public flamand. Dès lors son style devint plus libre, ce qui facilite l'identification avec le contenu. Il semble par ailleurs que son jeune public